**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
**Band:** 23 (1955)
**Heft:** 12

**Artikel:** À propos de Fabrizio Lupo
**Autor:** Coccioli, Carlo
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-570885

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

«On» grogne encore. Je vais faire toilette (pour prouver d'abord que je ne suis pas ivre). — Ensuite et toujours sans dire un mot, j'écris quelques lignes: «Etais messe Minuit Trinité. — Peux donner détails preuves. Ai marché parce que, seul, pas nuit VRAI Noël. — Bonne nuit». —

Je dépose la lettre sous les yeux de Jerry et, dignement, je me retire (dans le salon, donc sur le divan, donc seul!) — sans oublier d'emporter le cognac, comme une grande personne qui a quelque chose de grave à noyer . . .

Je suis bien étonné — et presque courroucé! — de ne pas m'entendre rappeler tout aussitôt! Ah! c'est ainsi! Je débouche le cognac, et, hop! une rasade (Dieu, que c'est fort! . .) et hop! une autre rasade . . . Et puis je vais fumer — ah, mais! — et . . . des «fortes», des «gauloises», noires et âcres — Tiens! Humpf Humpf! J'emplis la pièce de fumée. Et je bois encore un petit coup!

Mais bientôt (parait-il) je m'endors sur le divan, et (paraît-il) Jerry vient me soulever doucement, dans ses bras m'emporter, et . . . (ça, c'est certain!) — Je suis éveillé, contre lui, devant un joli petit sapin de Noël, des gâteaux, de bonnes choses, comme seul Jerry sait les trouver et les disposer.

Il y a du rire à toutes les branches du sapin. «Il y a du rire dans toute la pièce. Il y a du rire dans toute la vie — du rire! Je ne m'étonne plus d'y trouver le mien, qui se mêle à celui de Jerry, comme se mêlent nos lèvres en un baiser, un vrai baiser, un de soleil et de lumière et d'amour de coeurs qui feraient fondre les neiges les plus obstinément éternelles.

— Et maintenant, dit Jerry, réveillon pour deux, réveillon pour un . .

— . . . «Un amour», est ma réponse souriante, en regardant dans les yeux aimés le reflet de bougies qui clignotent malicieusement . . .

## A propos de Fabrizio Lupo.

Nous relevons dans la Nouvelle N. R. F. du 1er avril 1955 une lettre que M. Carlo Coccioli a écrite au critique Dominique Fernandez au sujet d'un article qui lui fut consacré par ce dernier. Nous jugeons cette réponse de Coccioli non seulement très juste et réfléchie, mais encore très courageuse et désirons donc qu'elle se trouve reproduite dans les pages de notre revue.

C. W.

Votre intelligent article me suggère toutes sortes de réflexions, à commencer par celle, assez réconfortante, sur la douceur de caractère dont nous faisons preuve aujourd'hui. Si un critique littéraire avait publié, il y a cinquante ans, un texte comme celui que vous venez de me consacrer, affirmant que le seul amour dont mes Personnages soient capables est celui que vous appelez «maudit et impossible» pour, sans trop de façons, me confondre un instant après avec ces Personnages — la mauvaise coutume! — il est certain qu'il aurait été traîné devant les

juges, quitte, pour le malheureux, à démontrer par des faits le bien-fondé de ses affirmations. (Parmi les vôtres, je retiens celle-ci: «Coccioli n'aime pas les femmes»: en êtes-vous aussi sûr que cela?) Mais ne craignez rien; aujourd'hui la Création Littéraire montre souvent à la Critique Littéraire un visage bien plus courtois que celui que cette dernière lui montre en retour; je me contenterai de déclarer que — peut-être — vous vous trompez; vieillard chargé d'honneurs, lorsqu'on me demandera: «Et vous, maître, quelle force vous a poussé à écrire vos, mettons, trois cents livres?» je voudrais pouvoir répondre: «Non pas le désir passionné que D. Fernandez me prêta jadis d'exalter à tout prix un amour maudit et impossible, mais, figurez-vous, celui de faire un portrait de l'Homme ressemblant le plus possible à son noble modèle. Or, l'être humain qui est au centre de mon oeuvre, je ne peux le décrire qu'en décrivant ses frontières, autrement dit: ses cas-limites; d'où la quantité et la qualité de mes «monstres». Comme le critique a parfois tendance à croire que l'oeuvre d'un auteur se résume et se conclut dans ces «monstres» que, lui, il connaît avantage, voilà que, pour vous, D. Fernandez, très gentiment du reste, je ne suis que l'écrivain de *Fabrizio Lupo*, à savoir le défenseur d'un amour maudit et impossible. Parlerais-je d'un chou, vous affirmeriez que c'est un chou homosexuel. Mais le but de cette lettre n'étant point de démontrer que vous avez vraisemblablement l'esprit mal tourné, je vais tâcher de répondre à deux des questions que vous posez dans votre article.

Pourquoi cet amour maudit serait-il plus pur et plus divin que l'amour appelé normal? Vous me le demandez, cher D. Fernandez, et je m'écrie avec vous: Pourquoi, en effet?» Car, moi, je n'ai jamais affirmé pareille chose. J'ai affirmé, ce qui est différent, que cet amour pouvait être, sans l'être toujours (et fort souvent il ne l'est pas), aussi pur et aussi divin que l'autre. Si je me suis laissé aller à l'affirmer, c'est que je suis victime d'une douloureuse maladie qui me pousse à mettre tout en rapport avec la pureté, la perfection, la beauté, d'un seul mot: l'Absolu, d'un seul mot: Dieu. Du reste, je suis convaincu que la véritable signification de votre question est révélée par celle que vous posez immédiatement après: Cet amour n'est-il pas, en lui-même, aussi vulgaire et mesquin que toutes les amours? Ah! Fernandez, comme cela est significatif! Esprit fort, vous vous fichez pas mal de l'homosexualité; ce qu'il vous faut attaquer, c'est l'amour. L'amour tout court, celui qui remplit *vraiment*, lui, les pages de mes livres: leur seul objet appréciable. Mais alors c'est moi qui vous pose une question: «Pourquoi n'aimez-vous pas l'amour?» Remarquez, d'ailleurs, que vous êtes en bonne compagnie: les braves gens, qui pourtant pardonnent à n'importe quel chien de couchailler à droite et à gauche, montrent des yeux méfiants lorsqu'ils se trouvent en présence de l'amour pur, de l'amour divin; et plus c'est pur et divin, l'amour, plus ils sont méfiants; d'où leur satisfaction quand ils peuvent déclarer, généralement sur la base de sottises traditionnelles, qu'il est maudit, qu'il est impossible . . . Voyez, par exemple, comme on pardonne volontier à un homosexuel qui folâtre et comme, par contre, on supporte mal celui qui veut et qui sait aimer avec toute la force de son âme — pourquoi cela? comment explique-t-on ce curieux phénomène? Pour moi, c'est bien

simple: celui qui aime ne se croyant point coupable (vous même le déclarez à propos de mes Personnages), il ne vous donne pas l'occasion de lui pardonner: il ne vous permet pas, en d'autres termes, d'avoir bonne conscience. Aussi préférez-vous mille fois le Jan de M. Julien Green, lequel — et je vous crois sur parole, n'ayant pas vu la pièce en question — se considère comme déchu de toute pureté: non seulement il vous permet, lui, de montrer la libéralité de votre esprit, mais encore il ne vient pas vous embêter avec un exemple encombrant. La vertu dérange.

Quant à la seconde question, là où vous me demandez pourquoi diable je n'ose être franchement païen, il semble, Fernandez, que vous fassiez preuve d'une adorable naïveté. Comme si le fait d'être chrétien dépendait de moi! Comme si cela m'amusait d'être chrétien! Pour invraisemblable que mon affirmation puisse vous paraître, je vous affirme qu'il s'est trouvé de hauts dignitaires de la critique littéraire catholique qui ont fait des pieds et des mains pour que je renonçasse à me dire chrétien! Il ne fait aucun doute qu'un Abbé Pirard, par exemple, qui dirige la page littéraire d'un grand quotidien comme *La Libre Belgique*, et qui en est arrivé à me qualifier de bouc, préférait me voir abjurer ma foi . . . Hélas! on est chrétien et on le reste, même si on ne tire, d'une telle condition, que le désarroi du petit garçon en face d'une mère qui devrait comprendre, qui comprendra peut-être un jour, mais qui, pour le moment, s'obstine farouchement à ne pas entendre raison — voudriez-vous qu'à cause de cette obstination le malheureux enfant répudiât sa mère? C'est pour toujours — pour l'éternité — qu'on est chrétien; pour ceux qui sont «au dedans», le baptême a la même extravagante puissance que la couleur de vos yeux bleus; essayez un peu, Fernandez, d'obtenir que vos veux deviennent noirs comme les miens. Les lettres que j'ai reçues après avoir publié *Fabrizio Lupo* prouvent que, si l'homosexualité est un drame, et le fait d'être chrétien en est un autre (drame, dans le sens de détermination fatale), un homosexuel chrétien, ou un chrétien homosexuel, c'est un drame double: sa sacralité dépend de son énigme.

Paris, 21 février 1955. Carlo Coccioli.

## Congrès I.C.S.E. Paris

*Lettre ouverte à*

*Monsieur le Président du Congrès International pour l'Egalité Sexuelle!*

Paris, 9 novembre 1955.

Monsieur le Président!

Votre but, sans doute, est louable; certainement honnête et humain. Très courageux même.

Je le connais ce but. Nous le connaissons tous, nous qui ne pouvons risquer d'assister aux réunions de ce Congrès, et, nous sommes le plus grand nombre! Vous pouvez le croire. Ne vous en étonnez pas. Comprenez notre obligation d'abstention.

Mais souffrez que nous nous élevions contre les moyens que vous avez cru devoir utiliser pour atteindre ce but qui est de nous défendre contre les préjugés, de nous obtenir le «droit moral de cité».

Et d'abord la France? Pourquoi avoir choisi notre pays?